

Un départ majestueux

J'étais à peine descendu de voiture que Prince Charles vint à ma rencontre, comme de coutume. Il m'accompagna jusqu'à la porte de la maison, située à la sortie du village. C'était une demeure charentaise typique, sans étage, avec des ouvertures étroites. Des roses trémières jaunes, mais aussi violettes s'alignaient devant la façade en pierres blanches. Mes chaussures crissaient sur l'herbe et les brindilles brûlées par la sécheresse de cet été. Je frappais puis entraîs après avoir appelé M. Péchard. Dans la cuisine rustique, le vieil homme moustachu, en bleu de travail, était assis dans son fauteuil à bascule, à droite de la cheminée. Prince Charles, son magnifique chat noir à poils longs, sauta sur ses genoux. Emile Péchard, quatre vingt quinze ans, regard bleu azur, me lança ironiquement :

« - Comment allez vous docteur ?

- Très bien ! Merci, c'est gentil de se préoccuper de la santé du toubib ! Et vous ?

- Bien mal ! »

M. Péchard était condamné à court terme. Il le savait parfaitement. Une leucémie lymphoïde chronique l'affaiblissait inexorablement, cependant il était encore parfaitement lucide. Depuis quelques mois, les transfusions se rapprochaient de plus en plus. Il avait vécu en vieux garçon, toujours seul, dans la maison où il était né. Rien ne semblait avoir changé dans cette bâtisse depuis près d'un siècle, à part les chats qui s'y étaient succédés, tantôt noirs, tantôt blancs, quelquefois noir et blanc. Mon patient était viticulteur comme son père. Il avait travaillé dur sans dépenser grand-chose, se nourrissant de son potager, et de ses bêtes.

Tout le monde savait dans le bourg que ses jours étaient comptés. Au moins, désormais il ne souffrait plus de la solitude. Il n'y avait pas un jour sans qu'un villageois ne vienne le voir. De jeunes parents lui montraient leurs bambins, des mères célibataires lui racontaient leur histoire, même un couple de retraités s'était invité au déjeuner la semaine dernière. M. Péchard n'était pas dupe. Il n'avait pas de descendance. Comme il avait économisé toute sa vie, chacun espérait un geste généreux de sa part.

Le retraité adorait me parler de son univers qu'il scrutait par la fenêtre de sa cuisine. Que ce soit la période de floraison des cerisiers, ou de reproduction des hirondelles, la promenade préférée des écureuils, ou la cachette diurne des chauves-souris, rien ne lui

échappait. Sa conversation était limitée aux sciences naturelles. Il avait une intelligence rurale, je dirais. Sur la toile cirée à carreaux, je ne voyais jamais de livre ou de stylo. En revanche, je remarquais toujours quelques Euros, et quelques Pence sur le rebord de la cheminée.

Il s'était confié à moi lors de ma dernière visite : « J'aurais aimé que l'on vienne m'écouter, me consulter. Mais on me demande seulement, dans le meilleur des cas, si je ne suis pas trop fatigué. C'est tout juste si on ne m'interroge pas sur la date présumée de ma mort ». Etant donné que son état de santé devenait préoccupant, j'étais surpris de ne pas avoir eu de ses nouvelles la semaine suivante. Comme je devais examiner un autre patient à proximité, je m'étais rendu à l'improviste chez lui en fin d'après midi ce jeudi huit septembre. C'était le jour, et approximativement l'heure où habituellement je retrouvais M. Péchard. Le vent bruissait dans les branches du grand marronnier qui caressaient les tuiles du toit. Je frappais à l'entrée en criant : « M. Péchard, c'est le docteur ! ». Aucune réponse. Je poussais la porte qui, comme toujours n'était pas fermée. Je ressentis un courant d'air agréable frôlant mon cou. Le chat noir était venu se frotter contre mes jambes. Mon patient, lui, n'était pas assis sur son fauteuil à bascule. Il n'était pas non plus couché sur son lit dans la pièce adjacente. Je l'appelais à nouveau. Je m'aventurais dans cette chambre au décor minimaliste, sans photo, sans tableau, sans bibelot. Le matou miaulait lugubrement devant une lourde porte en chêne. Après avoir posé ma sacoche, je la poussais avec difficulté. Elle s'ouvrit lentement en grinçant. Juste derrière, un étroit escalier métallique descendait en colimaçon. Prince Charles se faufila en bas sans me demander mon avis. Je suivais l'animal en baissant la tête pour éviter de me cogner au plafond.

Et là, ma surprise fut totale ! Une lumière tamisée illuminait une pièce immense, toute en boiseries et planchers vernis, parfaitement cirés. C'était une bibliothèque absolument gigantesque, mais avec une ambiance feutrée, chaleureuse. Des milliers de livres aux magnifiques reliures étaient disposés sur les étagères : des traités d'ornithologie évidemment, mais aussi des livres de droit, des classiques de la littérature française mais aussi anglaise en version originale,... Au centre de la pièce trônait un splendide piano à queue Pleyel, de couleur acajou. La bibliothèque devait couvrir la totalité du sous-sol de la demeure. Je ne distinguais pas toute la salle car elle se prolongeait en angle droit. J'avancais à petits pas, vers la partie cachée. Tout d'un coup, je m'arrêtai net. Emile Péchard était allongé sur un sofa couleur pourpre, les yeux clos. Il était vêtu d'un costume

noir avec une cravate assortie, et d'une chemise blanche. Sur l'élégant bureau Louis XV, en acajou également, était déposé un livre de grand format, surplombé d'une enveloppe sur laquelle était écrit : « Docteur Place ».

Au moment où j'allais ouvrir la lettre, je sursautai, car le chat avait bondi sur le bureau. Je l'écartais doucement et commençais à lire : « Cher Docteur, je vous laisse ce recueil qui me tient tant à cœur. Conservez le précieusement, et discrètement. Je n'ai personne à qui le confier comme vous savez. J'ai toujours eu une apparence solitaire et paysanne qui a trompé mes contemporains. J'en ai joué aussi, j'en conviens. Mes derniers mois ne m'ont pas rapproché des Hommes. J'aurais aimé partager mes connaissances, toutes modestes qu'elles soient avec mes concitoyens. Mais ces derniers sont particulièrement cupides. Malheureusement, je ne suis pas Africain. En Afrique, les vieux sont des sages écoutés, respectés. Leur connaissance est recherchée, et sa transmission nécessaire de génération en génération. En Europe, la reine Elisabeth II est la seule vieille personne considérée. Le philosophe Africain Amadou Hampate Ba disait bien : « En Afrique, un ancien qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle ». La transmission orale est primordiale là bas : jusqu'à ces dernières années, il existait peu d'écrits. Au moins faites que personne ne brûle ma bibliothèque ! Je souhaite que mes ouvrages soient disponibles à la médiathèque du village, s'ils intéressent quelqu'un...A bientôt Docteur ».

J'étais submergé par l'émotion. Je l'avais si mal jugé ... Je l'avais pris pour un vieillard facétieux, un campagnard simple, naturaliste à la rigueur, mais peu instruit. Mon téléphone sonna. Il captait mal dans ce tombeau bibliothèque. Cette sonnerie me ramena à mon rôle médical. Je vérifiais que M. Péchard était mort. Oui, il était bien mort, chez lui, entouré par ce qu'il appréciait le plus, ses livres. Je remontais chercher ma mallette pour dénicher un formulaire de constat de décès. Je le remplis à côté du cadavre. J'avais constaté la mort « réelle et constante », expression consacrée. Dans un silence de cathédrale, je contemplais un peu honteux le défunt, si digne. Il était grand, environ un mètre quatre-vingt-dix. Il avait de grandes oreilles un peu décollées que je n'avais pas remarquées auparavant. Après quelques minutes, je remontais l'escalier et laconiquement je contactais les pompes funèbres. En bas, Prince Charles se mit à miauler de plus belle. Je redescendis. Le félin semblait vouloir m'indiquer que j'avais oublié le livre qui m'était destiné. Je voulus l'ouvrir, mais mon téléphone sonna encore. C'était peut être important. Je courus rejoindre

le rez-de-chaussée, le bouquin sous le bras. En fait, ma secrétaire m'appelait seulement pour ajouter un rendez vous demain, sans urgence.

Lentement, je rejoignis ma voiture dans la chaleur étouffante de ce début septembre. Une odeur de fumée m'irritait les narines. Une pensée me traversa l'esprit. Je me précipitai à nouveau dans la maison. Non, heureusement, ce n'était pas la bibliothèque qui brûlait M. Péchard ! Sûrement un énième incendie en Gironde dont les fumées étaient acheminées par le vent.

En m'approchant de ma Peugeot grise, j'aperçus dans le rétroviseur latéral Prince Charles. Je n'avais toujours pas ouvert le livre d'Emile Péchard. Je m'assis sur le siège du conducteur. La radio s'était mise en route automatiquement. Je commençai à feuilleter le recueil : il renfermait plusieurs dizaines d'enveloppes soigneusement rangées entre des pages totalement vierges. J'en choisis une au hasard. A ma stupéfaction, elle contenait une lettre adressée personnellement à mon patient rédigée par la reine d'Angleterre! Et toutes les autres, la plupart en français, étaient signées de la main même de Sa Majesté ! Je découvris qu' Emile Péchard avait rejoint Londres en mille neuf cent quarante. Il avait alors rencontré la reine lors d'un dîner officiel, en tant que représentant de la France libre. Le premier titre du journal de France Inter me fit alors sursauter : la reine Elisabeth II venait de mourir...

Prince Charles, que dis-je Roi Charles s'étirait sur son capot, partiellement à l'ombre du grand marronnier. En observant l'animal, un scintillement m'éblouit. Intrigué, je sortis de la voiture, le livre toujours en main, et me penchais vers le chat. Je remarquai alors un médaillon, en forme de couronne royale, caché par ses longs poils soyeux. Je l'ouvris et lus l'inscription : « A royal cat for my only love. Elisabeth ». Je restais abasourdi, et lâchai le livre. En percutant le sol, une photographie en noir et blanc s'échappa. Je la ramassai. Emile et Elisabeth, jeunes et souriants, se tenaient la main.

1604 mots.